

VIVRE À L'ARRIÈRE

DANS LE BOCAGE

1914 - 1918

Guy-Marie Lenne

(Texte de la conférence donnée à Terves, le 16 septembre 2016)

Au début du mois d'août 1914, Félix Gélineau, soldat originaire de Genneton, au Nord du département des Deux-Sèvres, est conducteur de chevaux dans l'artillerie. Il raconte son départ dans ses « Notes de guerre » et l'état d'esprit dans lequel il était au moment de quitter sa famille pour la guerre.

« Le cultivateur, courageux et tranquille au sein de ses campagnes, occupé soigneusement et avec précaution à rentrer la récolte qui doit servir de nourriture au genre humain, fut soudain troublé dans son travail par le glas que sonne la cloche du village voisin. Son visage s'assombrit, son regard devient inquiet, les nouvelles qui ont paru sur les journaux lui font pressentir quelque chose de grave. On entend des roulements de tambour. Des affiches

sont posées à tous les coins de rue, à chaque détour de chemin, au croisement de chaque route. C'est la mobilisation générale de l'armée française. Depuis ce jour, les larmes commencèrent à couler des yeux de toutes les mères et épouses de France¹. »

Même si ce récit a été écrit après-guerre, à partir des lettres qu'il avait envoyées à sa mère et de ses souvenirs, - et l'historien doit donc l'analyser avec prudence - il rend bien compte d'une réalité vécue dans toutes les campagnes de France et bien sûr dans le bocage bressuirais.

Ce court passage donne quelques renseignements intéressants sur le moment où les bocains apprennent la mobilisation, le 1^{er} août.

A la question de savoir si la population était au courant des événements internationaux qui se jouaient en cet été 14, Gélineau dit bien qu'on sentait « quelque chose de grave ». N'oublions pas qu'à l'époque les journaux étaient très lus par une population presque entièrement alphabétisée². Des journaux locaux, comme le *Mémorial des Deux-Sèvres*, le *Courrier de Bressuire*, relatent dans leurs colonnes l'attentat de Sarajevo du 28 juin 1914 et perçoivent les conséquences éventuelles de l'événement.

De là à ce que tous les bocains comprennent les enjeux de politique internationale, il y a un pas qu'il serait dangereux de franchir. On ne pense pas à la guerre en ce juillet 14, pas plus à Paris qu'en province. D'ailleurs, partout, les fêtes se déroulent comme à l'accoutumée, la population s'amuse le dimanche après le dur labeur de la semaine.

Dans le bocage, la vie politique est quant à elle dominée par les élections législatives partielles organisées à la suite du décès du député Taudière au mois de mai, peu après son élection. Le maire de Bressuire,

¹ Archive privée. Voir Guy-Marie LENNE, « Félix Gélineau. De la guerre vécue à la construction du souvenir, 1914-1918. » in *Bulletin de liaison des Sociétés historiques des Deux-Sèvres*, 2017, p. 41-48.

² Les lois Jules Ferry sur l'école primaire, votées en 1881-1882 sous la Troisième République, rendent l'école gratuite, l'instruction obligatoire et l'enseignement public laïque.

René Héry, radical, se présente mais est sévèrement battu par le maire d'Etusson, De Puineuf, candidat de l'Action libérale³.

Le soir même de la mobilisation, à 20 heures, le Conseil municipal de Bressuire est réuni comme dans de très nombreuses communes, et le maire René Héry fait la communication suivante, empreinte d'un certain lyrisme propre au moment :

« Mes chers collègues, Mes chers concitoyens.

Le premier jour de la mobilisation générale est fixé à demain deux août. Nous faisons appel au sang-froid et au patriotisme de tous... L'heure que la France attend depuis 44 ans avec moins d'anxiété que de résolution, l'heure historique a sonné. [...] Nous n'avons point donné le signal de la guerre ; mais il faut nous défendre, défendre nos personnes, nos foyers, la patrie. Pour les efforts suprêmes et les suprêmes sacrifices dont notre ville demande sa part, la municipalité, le Conseil Municipal se tiendront avec nos compatriotes dans un accord étroit, un accord de tous les instants. Chacun fera son devoir dans l'ordre et dans le calme. [...] Quel que soit le sexe et l'âge, nous devons tous corps et âme à la République, à la France... »

De leurs côtés, les autorités religieuses réagissent également en « prescrivait » des prières publiques. A Chiché la neuvaine de Sainte-Radegonde a attiré chaque jour, matin et soir, une vraie affluence, si on en croit toutefois le bulletin de la paroisse⁴.

Et contrairement à ce que la propagande voudra bien faire croire après, le départ des mobilisés ne se fit pas dans la joie, loin de là. Si on a pu voir ici où là, notamment en ville, des groupes de jeunes mobilisés partir en chantant et en gueulant « à Berlin », dans la plupart des cas, la séparation se fait dans la douleur, ce que Félix Gélineau dit bien dans ses notes : « les larmes commencèrent à couler des yeux de toutes les mères et épouses de

³ Guy-Marie LENNE, « Bressuire - 1914. Une petite ville de province », *Revue d'Histoire du Pays Bressuirais*, année 2014, N°71, p.15 et suiv.

⁴ Archive privée.

France. » Quelle mère, quel père, quelle fiancée, quelle sœur a pu laisser partir le mobilisé, sans craindre le pire ?

Et puis, la mobilisation arrive au pire moment de l'année et, là encore, Félix Gélineau le dit bien : « Le cultivateur [...] occupé soigneusement et avec précaution à rentrer la récolte. » Comment assurer la récolte alors que les hommes partent ?

Passé le choc de la mobilisation, le bocage s'installe progressivement dans la guerre. Tout le monde croit qu'elle sera de courte durée, quelques semaines tout au plus. La désillusion va être d'autant plus amère.

L'ORGANISATION DE LA VIE À L'ARRIÈRE

Le rôle des mairies

C'est au maire, que revient l'organisation de la vie municipale en temps de guerre et la tâche apparaît lourde pour bon nombre d'élus des petites communes.

C'est à lui d'organiser presque tout, même s'il est aidé et encadré par l'administration préfectorale. C'est à lui qu'incombe notamment la surveillance des voies ferrées et des routes pour gérer le départ des mobilisés. C'est encore à lui d'organiser les premières réquisitions, de chevaux, de harnais⁵, de voitures pour soutenir l'effort de guerre.

A Bressuire, le conseil municipal anticipe les besoins de la population en votant dès le 1^{er} août, à l'unanimité, un crédit de 12 000 francs pour l'allocation des secours en nature aux familles privées de ressources, par suite de la mobilisation générale. Il décide aussi le paiement des traitements aux femmes des employés municipaux mobilisés.

La Mairie doit aussi faire face à la mobilisation des médecins qui perturbe le service de santé. Le futur maire de Bressuire, Didier Bernard, est mobilisé à 36 ans, dès le 1^{er} août, et affecté à l'ambulance avec le grade de

⁵ Arch. Mun. Bressuire, 4H 14.

médecin aide major de 2^{ème} classe⁶. Les personnes ayant besoin de professionnels de santé devront donc en informer la mairie qui les dirigera vers ceux encore présents.



Plaque publicitaire émaillée,
Coll. privée.

Même si le théâtre des opérations militaires est très éloigné, des mesures de surveillance sont prises, notamment à l'encontre de tout ce qui apparaît, de près ou de loin, comme allemand. La publicité Kub, le long des voies ferrées, en fait les frais. Des rumeurs se sont mises à circuler selon lesquelles les plaques émaillées publicitaires rouge et jaune sur fond bleu, « Bouillon Kub pour ½ litre », disséminées le long des voies de communication, des lignes de chemin de fer, comportaient au verso des indications chiffrées destinées à indiquer les points stratégiques aux troupes d'invasion. L'apparence du vrai est telle que le ministre de l'Intérieur fait parvenir le 4 août un télégramme à ses préfets qui le répercutent dans les mairies, ordonnant de faire détruire ces affiches, particulièrement aux abords des ouvrages d'art importants, viaducs et bifurcations⁷.

Le maire doit aussi veiller à ce que les habitants soient assurés de ne pas manquer de denrées, fourrage et animaux indispensables.

Les meuniers et les boulangers sont sollicités en premier. Le pain à cette époque est la base de l'alimentation - 700g de froment par jour et par personne - il faut donc éviter à tout prix la pénurie de farine. Le 6 août, Alexandre Grolleau, meunier au moulin du Péré à Bressuire, qui produit 30 quintaux de farine par jour, estime qu'il peut en produire 30 supplémentaires

⁶ Guy-Marie LENNE, « Didier Bernard, résistant bressuirais », in *Ecrits d'Ouest*, Cahiers d'Histoire régionale, d'art et de littérature, 2007, N°15, p.81-91.

⁷ Guy CHARENTON et Marylise HIRTZ, « La mobilisation à Bressuire. Août - septembre 1914 », *Revue d'Histoire du Pays Bressuirais*, Année 2014, N°71, p. 44.

avec une équipe de nuit. Les boulangers sont aussi invités, partout, à ne plus fabriquer de la « boulangerie de fantaisie⁸ » (viennoiserie, pâtisserie).

C'est encore le maire qui est chargé de superviser et contrôler les prix affichés dans les commerces, fixés par la Commission départementale d'évaluation des réquisitions. Afin de contenir l'inflation consécutive à la raréfaction de certains produits, il interdit à tous les commerçants de majorer les prix de vente des marchandises. Le risque de pénurie frappe davantage certaines denrées alimentaires importées comme le poivre, le café, le chocolat.

Pendant toute la durée de la guerre, les maires vont donc se trouver en première ligne dans leur commune pour faire en sorte que les mesures de réquisition, de rationnement soient mises en application le plus équitablement possible.

TENIR À L'ARRIÈRE, LE RÔLE DES FEMMES

Du jour au lendemain, en ce début d'août 1914, la France industrielle, agricole et commerçante se vide de sa population masculine, de 20 à plus de 45 ans. Pour ceux qui restent se pose la terrible question : comment assurer le ravitaillement de la population ? Et surtout, parce que c'est devenu la priorité des priorités, comment assurer le ravitaillement du front ?

Dès le départ, les femmes vont jouer un rôle primordial. Ce sont elles qui vont devoir remplacer les hommes et tenir le coup dans des conditions parfois extrêmement difficiles.

Le gouvernement perçoit très vite le danger que représente cette situation et le 6 août 1914, le président du Conseil, René Viviani, s'adresse aux femmes par presse et affiches interposées.

« Debout donc, Femmes Françaises, jeunes enfants, filles et fils
de la Patrie ! Remplacez sur le champ du travail ceux qui sont sur les

⁸ Guy CHARENTON et Marylise HIRTZ, « La mobilisation à Bressuire. Août - septembre 1914 », *Revue d'Histoire du Pays Bressuirais*, Année 2014, N°71, p. 47.

champs de bataille. Préparez-vous à leur montrer demain la terre cultivée, les récoltes rentrées, les champs ensemencés. Il n'y a pas dans ces heures graves de labeur infime ; tout est grand qui sert le Pays. Debout à l'action, au labeur ! Il y aura demain de la gloire pour tout le monde⁹. »

Les femmes organisent la vie à l'arrière¹⁰. Elles remédient à l'absence de main d'œuvre et exécutent les tâches, aidées par les anciens, non mobilisables et les plus jeunes. Des personnes âgées, des sœurs ou belles-sœurs gardent les jeunes enfants tandis que les autres se gagent, rapportant quelques ressources pour la maisonnée. Elles élèvent et soignent le bétail puis mettent tout en œuvre pour moissonner et rentrer les récoltes. Ce sont aussi elles qui vont devoir vendre les bêtes sur le champ de foire, négocier les prix...



Environs de Sauzé - Les moissons pendant la Guerre
Carte postale, Coll. privée.

Mais tout ne va pas sans mal, à la ferme, les outils lourds sont souvent mal dimensionnés pour elles et les animaux sont réquisitionnés par l'armée. Le nombre de bêtes de traits et de production (lait, viande) diminue. Pour remplacer les bêtes, les femmes s'attèlent parfois aux charrues.

Les deux premières années, elles travaillent tellement bien que les rendements en céréales sont aussi élevés que les années précédentes¹¹.

⁹ Arch. Dép. Deux-Sèvres, R 202.

¹⁰ Marie-Claude BAKKAL-LAGARDE, « Témoignages et mutation sociale des deux-sévriennes dans la tourmente de la Grande Guerre », in *La Grande Guerre et les Deux-Sèvres*, Actes des rencontres historiques de Niort, 4-5 octobre 2014, Fédération des Sociétés savantes et culturelles des Deux-Sèvres, Niort, 2016, p.89-108.

¹¹ Olivier GOUDEAU, *Loin du front... un front intérieur. Les Deux-Sévriens dans la Grande Guerre*, Niort, Archives départementales, 2014, p.22.

Elles sont parfois aidées, à leur demande auprès des autorités municipales, par des prisonniers de guerre allemands du dépôt de Bressuire. Dès le début du mois de juillet 1915, ils sont envoyés dans quelques communes du canton de Bressuire pour participer aux différents travaux agricoles, sous bonne surveillance, par commandos d'au moins vingt hommes, parfois par groupe de 5 ou 6 hommes.

Le journal *La Croix des Deux-Sèvres* rapporte, en septembre 1916, qu'à Saint-Aubin (sans précision de quel Saint-Aubin il s'agit) « on est très content des 25 prisonniers allemands requis pour les battages. Ils travaillent bien et sans aide, les battages se seraient faits difficilement. Les préjugés que certaines personnes avaient contre des prisonniers de guerre sont vite tombés, quand on a reconnu leur utilité et qu'on a vu leur bonne volonté au travail¹². »



Prisonniers allemands du dépôt de Bressuire,
Photographie, Arch. Dép. Deux-Sèvres, in
In Loin du front... un front intérieur. Les Deux-Sévriens
dans la Grande Guerre, Niort, Archives
départementales, 2014, p.45.

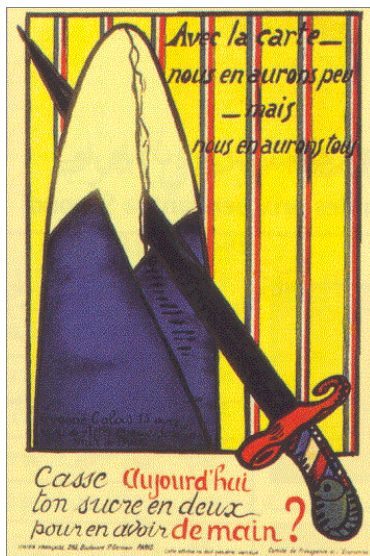
Malgré l'éloignement, les hommes, du front, continuent à suivre de près la gestion de leur exploitation agricole. C'est le cas de Jean Gallard, meunier et paysan à la Guiraire de Boismé. Sa femme, Augustine se retrouve seule, aidée par son beau-père et son beau-frère réformé, jusqu'à sa mobilisation.

Du front, Jean se préoccupe de la conduite de ses biens et envoie à Augustine conseils et recommandations agricoles. Ainsi, en août 1915 : « vous pouvez aller à Bressuire, vous achèteriez du trèfle incarnat, du tardif chez Gelot, si ça tombait de l'eau vous pourriez en faire un peu, il ne faut pas en faire trop grand. Tu le diras à papa qu'il s'en occupe.../... vous le

¹² *La Croix des Deux-Sèvres*, 10 septembre 1916, in Guy-Marie LENNE, « Les prisonniers de guerre allemands à Bressuire (1914-1918) », *Revue d'Histoire du Pays Bressuirais*, Année 2003, N°52, p.99-110.

herserez au moins deux fois et vous le roulez pour enfoncer les petites pierres. Vous ferez le coupage dans le même morceau, dans la Dune si le temps dit bien. Vous le sèmerez sans labourer, ça vous donnera moins de peine.../... plus tard.../... vous ferez du seigle dans le champ du Châtaigner¹³. »

Par solidarité, les voisins viennent parfois donner un coup de main, ainsi que le propriétaire du moulin, Joly de Bressuire, qui aide à rentrer le foin avec ses ouvriers. En juillet 1915, Il a même prévenu Augustine qu'il viendrait avec vingt Allemands pour le battage de la récolte. La guerre n'en finissant pas, la pénurie de domestiques provoque la hausse exorbitante de leurs salaires et les réquisitions accablent Jean et Augustine.



« Avec la carte nous en aurons peu
mais nous en aurons tous »

Affiche de propagande de la Première
Guerre mondiale, Coll. privée.

On le voit, pour les femmes, la période de la guerre a été particulièrement éprouvante, élevant seules leurs enfants, continuant le travail sur les exploitations, devant faire face aux contraintes du temps, parfois en conflit avec des aînés qui n'acceptent pas forcément de voir une femme régenter l'exploitation.

Elles doivent aussi apprendre à faire face à la pénurie de produits alimentaires, au rationnement et à la hausse des prix qui sont les conséquences directes du conflit. Des affiches de propagande incitent et aident la population à se restreindre. En juin 1916, l'Etat officialise le passage à l'heure d'été pour limiter la consommation de produits vitaux pour l'effort de guerre.

De nombreux aliments réquisitionnés en priorité pour l'armée, manquent. Plusieurs décrets rationnent la vente et la consommation de

¹³ Dominique LENNE, « Jean Gallard, paysan, meunier, soldat de la Grande Guerre (1914-1918) », *Revue d'Histoire du Pays Bressuirais*, Année 2015, N°72, p.5-91.

viande. Des jours « sans viande » sont fixés. La pénurie aboutit à la distribution de bons de nourriture pour les nécessiteux.

Les femmes recourent aussi à des denrées de substitution comme la margarine, en remplacement du beurre, et la chicorée ajoutée au malt au lieu du café. Le cidre supplée le vin, réservé pour l'armée et le front. L'ajout de pommes de terre à la farine participe à la production du pain.

Mais, plus grave que le manque de nourriture, plus dramatique que les restrictions, l'absence de l'être cher a pesé de tout son poids dès l'été 14.

LE POIDS DE L'ABSENCE

S'il est un aspect difficile à appréhender, c'est bien celui-là dans la mesure où on touche à l'intime, à la vie privée des bocains pendant la guerre.

Dans quel état d'esprit les femmes, les parents, les enfants ont vécu cette guerre qui n'en finissait pas ? Quelle peur les tenaillait en pensant à leurs proches sur le front ?

Quand le conflit débute, personne n'imagine la violence de la guerre qui se profile et la catastrophe humanitaire qui va en découler. Au cours des cinq premiers mois de la guerre, on compte 492 000 morts, blessés ou faits prisonniers. 300 000 soldats français perdent la vie.

Bien sûr, à l'arrière, on ne prend pas conscience de l'hécatombe qui ne filtre pas dans la presse à cause la censure. Mais, ainsi que le souligne l'historien Eric Alary, « la mort envahit toute la société¹⁴. »

Et on peut imaginer le climat pesant dans les campagnes lorsque le maire, le gendarme traversent le village pour aller annoncer la mort d'un poilu à ses parents, à sa désormais veuve... On se doutait bien que quelque chose s'était produit, le courrier n'arrivait plus du front, mais on voulait y croire encore, croire qu'il était blessé, dans un hôpital de l'arrière, sans

¹⁴ Eric ALARY, *La Grande Guerre des civils*, Perrin, 2013.

pouvoir écrire, qu'il était peut-être prisonnier, loin en Allemagne. Mais l'irréparable est là.

Et il est difficile pour des proches de faire le deuil, sans corps à pleurer, sans tombe à aller fleurir. En temps de guerre, les corps ne sont pas rapatriés, quand on a pu retrouver le corps !

Quant aux blessés qui reviennent, parfois gravement mutilés, ils deviennent des bras inutiles, à la ferme, à la boutique ou à l'atelier... Comment réapprendre à vivre ensemble ?

Comme partout en France et dans tous les pays en guerre, le courrier est le seul véritable lien qui unit le front et l'arrière. La presse a perdu beaucoup de sa crédibilité en raison de la censure et de la propagande. Lorsqu'il le peut, le poilu écrit une à plusieurs lettres par jour, à sa femme, ses enfants, ses parents, ses amis... Les descendants de Jean Gallard, de Boismé, ont ainsi conservé plus de 800 lettres qu'il a écrites à sa femme. Et on peut supposer qu'elle lui en a écrit autant.

Les femmes y évoquent leur quotidien à l'arrière, leurs difficultés, tous les petits potins du village, heureux comme les naissances, les très rares mariages, malheureux comme les morts à la guerre, mais aussi celle des vieux du village. Elles font part à leur mari de la gestion de l'exploitation, des ventes, des achats...



Arrivée du permissionnaire.

L'illustration, dessin de Lucien Jonas, Coll. privée.

La quête de nouvelles est une préoccupation quotidienne de ceux de l'arrière et la parole des permissionnaires est d'autant plus prisée qu'elle est marquée du sceau de l'expérience de « celui qui en revient ».

De temps en temps, rarement, trop rarement en tout cas, sans périodicité fixe, le poilu revient donc en permission et c'est l'illusion d'une vie normale qui reprend, trop tôt interrompue par son départ au bout de quelques jours. Et c'est à

nouveau un déchirement pour ceux qui restent. Pour le poilu, c'est la garantie d'un moral en berne jusqu'au moment de retrouver ses camarades de tranchées.

UN APRES-GUERRE ENCORE DIFFICILE

Evoquons enfin l'immédiat après-guerre. Si le spectre de la guerre s'éloigne peu à peu après l'armistice du 11 novembre, les difficultés ne disparaissent pas pour autant.

Les désormais anciens combattants qui reviennent du front, ceux qui ont la chance d'en revenir sains et saufs, au moins en apparence, reprennent, parfois difficilement, leur ancienne place au travail, forçant bien souvent les femmes à réintégrer leur foyer, perdant ainsi cette illusion d'indépendance à laquelle elles avaient pu croire.

Au bout du compte, chaque expérience a été différente, mais les femmes des campagnes, mères de famille, confrontées aux travaux agricoles, au surmenage, à la séparation, aux deuils, n'ont rien gagné de la guerre et les mœurs austères, le poids de la religion et du cadre familial restent un étau dont il est difficile de se déprendre.

A la suite de la saignée humaine de la guerre, les différents gouvernements vont pratiquer une politique nataliste volontariste qui fait écrire à l'historienne Michelle Perrot que le bleu-horizon de la Chambre des députés avait viré au bleu-layette¹⁵. Dominique Fouchard estime à sa suite que « la propagande qui incite la population à repeupler le pays est indissociable de la destruction massive de la vie à laquelle a conduit la Grande Guerre¹⁶. »

¹⁵ Dominique FOUCHARD, « L'intime face à l'injonction nataliste après la Grande Guerre », in *La Grande Guerre et les Deux-Sèvres*, Actes des rencontres historiques de Niort, 4-5 octobre 2014, *Fédération des Sociétés savantes et culturelles des Deux-Sèvres*, Niort, 2016, p.79.

¹⁶ *Idem*, p. 79.

Différentes mesures incitent à la hausse de la natalité (Médaille de la famille française, prime à la natalité...), l'avortement est plus sévèrement condamné (de crime il devient délit et paradoxalement, les femmes sont plus sévèrement condamnées).



L'emprunt de la paix

*Affiche de propagande de Henri
Lebasque, 1920, Coll. privée*

Mais ne faut-il pas voir aussi dans cette « obsession de la natalité » une « obsession de la maternité, une volonté de réaffirmer le rôle naturel et exclusif des femmes, celui de mères¹⁷. » On peut voir dans le souci nataliste de l'assemblée composée exclusivement d'hommes, la volonté de consolider un pouvoir patriarcal perçu comme chancelant depuis la guerre et le rôle qu'y ont joué les femmes.

Même loin du front, le bocage bressuirais a vécu douloureusement la guerre et, au sortir du long conflit, la société locale est en deuil, comptant ses morts par milliers. Il reste alors aux survivants à célébrer la mémoire de leurs camarades morts pour la France, à ériger quelques années plus tard ces monuments aux morts qui, aujourd'hui, impriment encore dans nos cités, le souvenir du sacrifice. Le 28 juin 1919, avec le traité de Versailles, allait s'ouvrir une nouvelle page, celle d'une paix fragile.

¹⁷ Dominique FOUCHARD, *op.cit.* p.83.